

De la guérison psychanalytique¹

"La guérison, c'est une demande qui part de la voix du souffrant, d'un qui souffre de son corps ou de sa pensée".² Demande à partir de la voix *du qui* souffre. Demande de souffrir moins ou plus du tout. Demande de comprendre ce qui est en jeu là.

À cette demande, le psychanalyste qui, selon les principes, aurait à s'abstenir de répondre, répond. Loin de négliger la demande, il y répond et en répond. Mais à la manière psychanalytique. Soit en se détachant de tout vouloir guérir, de toute réussite qui serait la sienne, de tout souci quant à la guérison – ce qui est le meilleur moyen d'en aménager la possibilité – mais en engageant son désir dans le jeu signifiant qui s'entame dès la première parole. Soit en devenant pour l'analysant un lieu où va s'investir tout ce que charriera un transfert que l'analyste aura à supporter, à porter pour qu'un jour ça se réduise. Mais ce lieu est en vérité une personne, une seconde personne en personne, prenant en charge un ou des symptômes qui trouvent dans la cure une adresse absolument inédite. Inédite en ceci que l'analyste opère de façon telle que l'analysant puisse revivre et *faire passer lui-même* dans le savoir – mais c'est un savoir toujours troué, incomplet – ce qui se refuse et s'accomplit dans le symptôme dont il se plaint : un message codé nourri par un fantasme et une jouissance sexuelle dont la souffrance symptomatique n'est que le relais inversé.

Cette réponse psychanalytique à la demande de guérison s'oppose à ce qu'offre sans trêve le "marketing" dont nous parle F. Cambon dans un très beau texte non encore publié : le marketing s'efforçant, lui, de répondre à toute demande, puisqu'il s'agit de "sonder et prévoir, pour les prévenir et s'y conformer" les "goûts et envies du public" afin de mieux vendre. Une telle entreprise ne va pas pour autant satisfaire la demande de tous, même si elle le promet : il y a dans notre monde des milliards de personnes qui, ne pouvant rien acheter, vivent en dessous du seuil de pauvreté.

Nous soutenons donc que la réponse analytique à la demande n'est en rien une dérobade face à la question de la guérison. Nous soutenons dans la même foulée que le processus provoqué par cette réponse se trouve balisé par des transformations imprévues, voire imprévisibles : ça peut aller plus mal à un moment donné, mais ce "plus mal", ce plus de douleur, on le constate, peut très souvent ouvrir à un "se sentir mieux", à un délestage de la souffrance. Ça

¹ Communication faite au colloque de l'E.P.S.F., *Versions de la guérison*, les 25 et 26 mars 2000.

² J. Lacan, *Télévision*, Seuil, 1973, p. 17.

n'exclut pas "l'abrutissement" comme le dit Lacan. Ça inclut en tout cas un travail rigoureux exigeant une patience infinie et une liberté quant au but : cela même que proposait Bataille lorsqu'il écrivait que "le principal but est de détruire en soi l'habitude d'avoir un but". Ceci en guise d'exergue.

Je voudrais centrer mon propos autour d'une interrogation concernant la durée des cures actuelles, interrogation qui nous permettra, en cours de route, de tourner autour de ce qui se trouve en jeu dans la dite guérison psychanalytique. L'approcher, la cerner, oui. Établir ce qui nécessairement dans la structure y fait obstacle et en est la condition, oui. Mais définir trop précisément ce qu'est la guérison en psychanalyse, non : on risquerait de la soumettre une fois de plus à des normes préétablies. On lui enlèverait toutes ses chances d'invention. "Rien n'est plus vacillant dans le champ où nous sommes que le concept de guérison" dit Lacan en 1962³. Pour qu'une guérison se produise "par surcroît", il faut sans doute la laisser "vaciller" tout en sachant qu'en son fond "la vie ne veut pas guérir", que "la réaction thérapeutique négative lui est foncière" si tant est, comme le souligne encore Lacan en 1955, que la leçon du masochisme primordial élaborée par Freud tient à ceci : "Le dernier mot de la vie, lorsqu'elle a été dépossédée de sa parole, ne peut être que la malédiction dernière qui s'exprime au terme d'*Œdipe à Colonne*"⁴. Ce qui n'empêche pas de vivre, au contraire.

Venons-en maintenant à la question de la durée des cures.

"Les changements psychiques ne s'accomplissent que lentement ; s'ils surviennent rapidement, soudainement, c'est mauvais signe", écrit Freud en 1932, dans sa 34^e conférence. Il faut donc du temps pour qu'un sujet, prisonnier d'une structure qui le détermine, parvienne à prendre acte et réalise ce qui fait sa vérité, toujours reçue de l'Autre qui la marque singulièrement.

En dépit des innombrables revendications visant une efficacité rapide, Freud maintiendra envers et contre tout, d'un bout à l'autre de son parcours, l'incontournable longue durée d'une cure, censée ranimer – via le transfert – ce qu'il nomme "le conflit psychique". Selon lui – c'est bien connu – il s'agit surtout de repérer l'inconscient "là où il a été produit par refoulement" et d'éliminer les résistances, en les devinant, en les présentant au patient afin qu'il les reconnaisse et les surmonte. Ainsi écrit-il en 1933 à Edoardo Weiss ce qu'il appelle laconiquement "la formule de la thérapeutique" : "Par la victoire remportée sur les résistances, remplacement de l'inconscient par le préconscient et le conscient". Ce à quoi Lacan ne cessera pas de répondre en alléguant notamment que "le propre de la psychanalyse, c'est de ne pas vaincre, con ou pas"⁵.

C'est que la cure est pour Freud comparable à une arène où se déroule un combat dont l'issue demeure incertaine, combat entre d'un côté un analyste

³ J. Lacan, Séminaire X, *L'Angoisse*, 12 décembre 1962, séminaire inédit.

⁴ J. Lacan, Séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Seuil, 1978, p. 271 (19 mai 1955).

⁵ J. Lacan, Séminaire XX, *Encore*, Seuil, 1975, p. 50.

visant la levée des refoulements, et de l'autre, les forces de résistance – pulsion de mort et masochisme en tête – qui s'opposent à toute modification, voulant garder "tout en l'état" quand elles ne triomphent pas sourdement sur le chemin de la destruction et du rien. Ce combat, même s'il bute, selon Freud, sur l'irréductibilité des deux fameux "rocs" fondés dans le biologique – désir du pénis chez les femmes, rébellion contre la position passive chez l'homme – ce combat peut sans doute connaître une fin, principalement faute de combattants, c'est à dire quand l'un quitte l'autre, mais non sans ouvrir à l'analysant la possibilité de se transformer lui-même, dans l'après-coup de la cure. Après l'arrêt de celle-ci, écrit Freud, "on escompte que les processus de remaniement du moi se poursuivront spontanément et qu'ils utiliseront toutes les expériences ultérieures dans le sens nouvellement acquis". Cette perspective qu'on pourrait dire de "guérison infinie", en tout cas de travail psychique toujours en procès, revient souvent sous la plume de Freud – ce pessimiste – lui qui se dit "d'emblée sûr d'un succès insuffisant" et voit ses efforts échouer sur la pulsion de mort lorsqu'elle se désintrie de l'Éros. Citons-le encore, alors qu'il vient de livrer son impression sur une résistance qui s'agrippe au statu quo : "Nous nous consolons avec la certitude que nous avons procuré à l'analysé toute incitation possible pour réviser et modifier sa position à l'égard de ce facteur" (Il s'agit en l'occurrence du refus de la féminité).

Du vivant de Freud, le temps de la cure déclaré incontournable ne dépassait toutefois pas deux ans : entre six mois et deux années, au rythme soutenu – à vrai dire – de cinq séances par semaine, d'une heure chacune, et avec cette possibilité fortement conseillée aux analystes de se retrouver tous les cinq ans, sur un divan pour faire un nouveau point : "reprise du bâton du psychanalysant" dit Lacan, à quoi ce dernier tente de répondre par sa théorie de la fin de la cure didactique, nouée à la problématique de l'acte et au-delà, par la procédure de la passe.

Or, au cours des quarante dernières années du XX^e siècle, ce temps de la cure n'a fait que s'allonger. Alors que le développement des techniques faisait tout aller plus vite, selon une course qui ne cherche qu'à gagner du temps – distances raccourcies, vitesses augmentées jusqu'à l'instantanéité des messages transmis à l'autre bout du monde – les cures psychanalytiques, elles, prenaient de plus en plus de temps. Des années, souvent des dizaines d'années. Parfois toute une vie. On peut se demander pourquoi.

Dans cette résistance très spécifique de la psychanalyse à l'efficacité de la vitesse, il est devenu banal d'alléguer la composition de diverses déterminations : idéologiques, historico-sociales et de structure. Le texte majeur et indépassé de Freud "Psychologie collective et analyse du moi" le nouage de Lacan entre "ce qui se trace comme béance de la psychanalyse en intension" à l'horizon de la psychanalyse en extension, font encore et toujours référence pour les psychanalystes. Mais la question n'est pas épuisée si tant est qu'elle soit épuisable : on sait encore peu de choses finalement sur le comment de cette

composition entre le privé et le public, le singulier et le collectif, l'intension et l'extension. Sur leur mise en continuité et sur la faille qui les relie.

Posons des questions très simples.

Pourrait-on soutenir par exemple que l'allongement des cures serait dû pour part à la diffusion médiatique, dans le discours ambiant, du savoir psychanalytique, grand aliment des résistances du moi dans la mesure où ce savoir là se substituerait au savoir inconscient et favoriserait l'escamotage non seulement de l'élaboration psychique, en jeu dans toute cure, mais aussi des difficiles traversées sans lesquelles une cure didactique ne peut trouver sa conclusion ?

On le sait – on le sait à partir de Freud et "depuis Lacan" – ce qu'il s'agit de "réaliser", au gré d'une parole livrée à l'association libre, au-delà de l'amour de transfert mais grâce à lui, au-delà de la série des demandes et des identifications qui s'y déploient, tient, pour un sujet, à la rencontre d'un désir, où les réponses signifiantes de l'Autre se sont gravées, désir qui sera reconnu comme étant le désir de l'Autre. On le sait aussi, cet accès du sujet à ce qui devient "son" désir, passe par la cause de ce désir, majeure dans le fantasme, "objet" tout à la fois précieux, imaginé, recherché dans l'Autre, objet "à la merci de l'Autre", et objet, déchet de toute symbolisation, dont le sujet en question a à se séparer, dont il a à se détacher.

Lacan, mais aussi Winnicott et sans doute quelques autres, ont produit les raisons de structure des opérations ouvrant cet accès au désir, marqué par un temps de désarroi, un vide des significations, un désêtre. Lacan fait allusion à "ce qui est passé comme un deuil" lié à la position dépressive. Winnicott pour sa part parlera d'effondrement, nécessaire, qui doit être éprouvé dans le transfert, impliquant le soutien, une sorte d'auxiliarité attentive de l'analyste : "Mais hélas, écrit-il, il n'y a pas de fin si le calice n'est pas vidé jusqu'à la lie, si la chose qu'on craignait n'a pas été éprouvée."⁶ Pour lui, l'expérience vécue dans le présent de ce qui a fait traumatisme dans le passé, l'effondrement de tout repère symbolique, est la seule façon de se remémorer qui ouvrira à la disparition de la crainte de s'effondrer et, par voie de conséquence, à une symbolisation nouvelle, pour autant que l'analyste, par sa présence, a pu soutenir l'opération.

Sans reprendre ici dans le détail la délicate mécanique de la Proposition d'octobre 1967, soulignons encore le rôle décisif de la fonction séparatrice de l'objet, dans sa double valence : merveille porteuse d'un plus-de-jouir, déchet de l'impossible à dire, à quoi, en fin de compte l'analyste – que l'analysant se prépare à quitter – se laisse explicitement réduire.

Ce que je viens d'évoquer pourrait être taxé de normes : celles proposées par l'inventeur de la psychanalyse, Freud, et deux de ses héritiers, Lacan, Winnicott. En fait, il s'agit là d'opérations imposées par la structure

⁶ D. Winnicott, "La crainte de l'effondrement", *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 11, "Figures du vide", Gallimard, 1975.

psychique telle que chacun en décrit le fonctionnement. Ce sont des conditions. Pour qu'un changement survienne, il faut en passer par là.

Si au cours du processus de la cure, il y a des symptômes qui disparaissent, il reste qu'en général quelque chose du symptôme fondamental demeure, mais son inscription donne lieu à une autre économie. Qu'est-ce que cela veut dire ? Le sujet dont la position est censée "améliorée" – Lacan dans le Séminaire sur l'Angoisse soutiendra que "notre justification et notre devoir c'est d'améliorer la position d'un sujet" – ce sujet pourra, *lui-même*, cesser de formuler en termes de plainte un symptôme dont, à travers les accidents de ses associations dites libres et à travers l'élaboration de son transfert, il a pu déchiffrer le message et cerner la fonction : pour autant, ça n'empêche pas le symptôme de persister, de venir encore et toujours à la place de l'exigence de satisfaction pulsionnelle, qu'il reprend à son compte.

Il y a chez Lacan la pensée que le symptôme est inéliminable, qu'il n'y a pas de pulsion sans symptôme, que la pulsion dans sa poussée et dans son but, produit toujours du symptôme. Comme si le symptôme constituait un lieu incontournable pour le devenir de la pulsion, tant et si bien, nous le verrons plus loin, que Lacan pourra penser la fin de la cure en terme d'identification au symptôme.

Tout ce processus, ne l'oublions jamais, se déroulerait en fin de compte sur le fond d'une angoisse de castration qui, élaborée, signera le consentement du sujet parlant à cette dimension de "manque-à-être", dont la fonction est structurante pour le désir. Ce manque-à-être, Lacan l'a placé sous le chapeau de la castration dite symbolique en ceci que nouée à l'intervention signifiante de la fonction paternelle, les lois du langage et de la parole, contraignant un sujet à s'y soumettre et à s'en servir, en sont dans la structure les agents. De là que la castration symbolique couvre un Réel produit comme impossible par le langage même. Ce Réel a trait au non rapport sexuel.

Or l'opinion, les énoncés du discours courant dans lesquels nous baignons tous, s'ils répandent un savoir psychanalytique sauvage, ne permettent aucunement ni de se séparer de l'objet cause, ni d'inscrire quelque chose du "manque-à-être" susdit. Aucune place n'est faite aujourd'hui à ce qui pourrait faire métaphore pour la castration symbolique. Tant et si bien que les partis pris des illusions du moi – maîtrise, toute-puissance d'un tout savoir, d'un tout vaincre, y compris la mort, etc. – se trouvent affermis et que les barrières du refoulement, dont on a pu croire que nos "régimes" sociaux avaient contribué à leur levée, se renforcent. Il y a dans nos sociétés occidentales un prêt-à-porter d'un savoir qui vient refermer l'inconscient et consolide tout ce qui fait nécessairement obstacle au travail de la cure.

Est-ce là motif à son allongement temporel ? En vérité l'argument est trop simple, même s'il n'est pas dépourvu de pertinence.

On le sait bien, les résistances que les défenses étayent sont des réactions pour part inconscientes : elles participent du mode même de l'activité psychique, soumettant l'inconscient "structuré comme un langage" à l'opération d'une censure qui efface, caviarde, déplace ce qui aurait à se délivrer. Penser avec Lacan que l'inconscient c'est du non-né, du non-réalisé – "zone de larves jamais sans danger" dit-il – c'est aussi savoir que cela ne se manifeste que dans une béance qui surprend, déchire, coupe le texte même de la parole en jeu, qu'elle soit de l'un ou de l'autre protagoniste de la scène analytique, si tant est qu'ils consentent, chacun à leur place respective, à se "laisser assiéger réellement" par ce qui se produit dans cette béance, et qu'il s'agit de confier à un certain silence et/ou de transporter dans les mots.

Dès lors, faudrait-il attribuer l'allongement du temps de la cure à ceci que dans un monde humainement désertique, livré à la falsification généralisée, où il s'agit comme l'écrit Guy Debord, de "courir vite derrière l'inflation des signes dépréciés de la vie, ce à quoi la drogue rend conforme", dans ce monde d'après la Shoah, la psychanalyse offrirait un lieu unique où la parole d'un sujet vaut – même quand on y détecte le mensonge qu'elle porte – où la vérité singulière d'un sujet fait enjeu d'une quête, où place est enfin donnée au pouvoir dire et découvrir en vérité ce qui tisse une vie.

Le problème est qu'on peut s'installer pour longtemps dans la pure répétition des failles, douleurs et joies de l'enfance – ayant enfin trouvé leur pôle d'adresse et d'écoute – sans que l'acte de l'analyste ne parvienne à interrompre ce qui se répète, ne produise les coupures censées permettre au sujet de dégager les traces de souvenir en lesquelles il s'est constitué et qui ont déterminé son sort. Le fantasme repéré ne perd nullement son efficace, la jouissance demeure liée à des effets de vérité : ce dont il s'agit de se séparer ne s'accomplit pas. Une analysante, qui a passé près de quinze années sur un divan, dit de son analyste : "Avec lui, je n'ai fait que répéter ce qui se jouait avec mon père et ma mère, mais ça n'a pas pu être analysé. Je faisais semblant de comprendre ce qu'il disait, pour lui plaire : mais je préservais soigneusement mes liens les plus primaires, je donnais cours à mes désirs incestueux. En fait, il se taisait énormément. Rien ne pouvait s'élaborer. Pendant quinze ans sur ce divan, je suis restée ce que j'ai toujours été : une fille collée à son père."

Il existe donc en France, depuis les années soixante des cures très longues (de plus en plus longues ?) au cours desquelles, grâce au transfert, les rages et les excitations sexuelles infantiles, sont ravivées au gré des signifiants qui viennent transir la demande, mais, s'il est vrai qu'il y a un prix à payer pour devenir parlant, rien ne se paye sauf en monnaie sonnante à l'analyste qui empoche. La cure n'atteint pas son "point de finitude" : rien ne semble donner lieu à l'assomption d'une transformation, d'un détachement, d'une pensée qui vaille. En fait, ce qui est craint et qu'il s'agirait de rencontrer, s'évite opiniâtement : la désidéalisaiton de l'analyste qui perd les plumes d'un sujet qui saurait, avec ce qu'une telle opération implique de perte de jouissance, de

solitude, de mise en suspens du jeu des significations, en lieu et place même de l'amour (et de la haine) de transfert, toutes conditions à traverser, qui donnent le ton à la castration symbolique antérieurement évoquée et font le coût d'un désir. Voilà ce à quoi on se soustrait, que l'on contourne, dont on se préserve à n'importe quel prix, c'est le cas de le dire : car on payerait n'importe quel prix et ça peut atteindre avec le temps des sommes fabuleuses pour préserver un certain lien avec celui que le transfert met en place de l'Autre supposé détenir le savoir, qui est aussi la place du Dieu qu'on peut aimer.

Il est certain que dans cette affaire de cure très longue ne trouvant pas les voies de sa conclusion, l'analyste se trouve engagé de manière déterminante : il peut en effet, pour le confort des "moi" de chacun, jouer le jeu de l'analysant et se faire complice d'un différé de la question capitale. S'il se situe comme semblable, comme l'image du moi de l'analysant, c'est de manière générale en vain que l'analyste dirige la cure. Qu'il écoute, se taise, interprète, procède à des coupures, varie le temps des séances pour que "ça fasse interprétation", son acte, dont – on le sait – la mesure ne s'accomplira qu'après-coup, dans les conséquences de cet acte là, s'avèrera n'avoir pas touché ce que le moi ne peut que méconnaître et que Freud nomme dans la *Traumdeutung*, "*der Kern unseres Wesen*", le noyau inconnu de notre être, cela qui résonne au-delà du sens impliqué par le signifiant et qui relève de ce que pour sa part, Lacan a baptisé Réel.

En vérité, l'analyste, qui a en charge la direction de la cure, s'avère pour Lacan l'atout majeur de ce qui résiste. "Il n'y a de résistance que de l'analyste" déclare-t-il à plusieurs reprises. D'une certaine manière, heureusement qu'il résiste, ou plutôt qu'il ne se laisse pas complètement entamer par la pulsion de mort, toujours au travail. Il y a là une nécessité absolue. Mais accorder à la sentence de Lacan tout son poids revient tout de même à se demander si les analystes ne sont pas les grands artisans de cet allongement de la cure que nous interrogeons.

On le sait, Lacan ne s'est pas privé de pratiquer son coup de balai herculéen quand il s'agit de nettoyer la psychanalyse du fumier que charrient bien des doctrinaires de la résistance.

C'est que ceux-ci, dans l'usage "abêti" de la pensée de Freud, s'avèrent non dialecticiens : non seulement, allant de "la surface à la profondeur", ils cèdent à une objectivation du sujet, mais ils tentent de renforcer son moi, et ce faisant risquent toujours de projeter sur leurs patients les différentes caractéristiques de leur moi à eux : leur opinions habituelles, leurs normes, voire leurs désirs. Ils n'attendent pas que le sujet s'approprie les questions qui se posent, ils les devancent et les orientent. Ainsi à la place de l'attention patiente et de l'égard qu'il faut porter au texte d'une parole absolument singulière par quoi une analyse procède jusqu'à l'épuisement de toute demande, ces analystes substituent leur propre autorité, celle qui se trouve tissée des normes et des

préjugés inhérents à ce qu'ils croient savoir être bien pour l'analysant. Remarquons-le, ce type d'autorité doit être distingué de l'autorité que confère le transfert, dont parfois, comme le remarque Freud, il faut se servir – mais sans s'y prendre les pieds – pour aider le patient à prendre parti contre ce qui fait en lui résistance.

Toutefois dire que Lacan – dans son incessant combat contre les tenants de l'*ego psychology* – pourfend leur manière d'imaginer ce qu'est la résistance selon Freud, ne veut pas dire qu'il refuse de penser ce concept. Au cours de l'année 1954, il oppose ce qui d'un côté insiste dans la parole de l'analysant, émanation du refoulé demandant à être et cherchant à se répéter, et de l'autre côté ce qui y fait obstacle qui n'est rien de moins que *le moi et son image*. Car, comme Freud le stipule très longtemps – jusqu'au texte de 1926 *Inhibition, Symptôme et Angoisse* – il n'y a pas d'autres résistances, que la – ou les – résistances du moi. Lacan reprend cet argument freudien et le déplace : il introduit "son" sujet et noue les trois catégories du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique. L'ordre symbolique, qui est aussi l'ordre du langage et de la parole, s'il fait trou dans un réel appréhendé comme l'impossible (à symboliser), est seul en cause dans la constitution d'un sujet. L'imaginaire, lui, a dans le champ de la structuration psychique une fonction non négligeable, puisqu'il fournit au moi narcissique le soutien d'une image, et à partir d'elle, la promesse leurrante d'une maîtrise.

Eh bien, pour Lacan – en 1954 – ce qui mérite de s'appeler résistance à l'analyse, tient à ceci que *le moi n'est pas identique au sujet*. Si le moi par nature et origine s'intègre au circuit imaginaire, c'est pour interrompre le discours fondamental qui se passe entre le sujet et l'Autre, que Lacan a pu nommer "l'Autre absolu", en tout cas l'Autre du discours inconscient qui dans les moments d'ouverture se fait pourtant "passer" : que ce soit dans la parole, à travers les répétitions, ou en actes. La résistance – et les défenses qui la servent – est donc à cette époque conçue comme un produit de l'ordre imaginaire à quoi sont soumis l'analysant comme l'analyste. Si on ne fait que se parler entre "moi", ou plutôt si l'analyste se contente d'occuper la place du seul petit autre, alors, certes, il y a transfert mais il ne se déploie qu'entre le moi et ce petit autre, tant et si bien que la relation transférentielle ne parvient pas à se jouer entre le moi du sujet et l'Autre de l'inconscient, incarné par l'analyste. Ainsi conçu, le procès de la cure consiste paradoxalement à préserver le sujet des traces signifiantes de sa vérité. Lacan va très loin dans cette perspective puisqu'il pense que le passage d'un type de transfert à l'autre – d'un transfert purement imaginaire, entre le moi du patient et le petit autre, à un transfert symbolique, entre le moi et le grand Autre – ne s'opère que pour autant que le petit autre se trouve effacé, en sorte, comme il le dit, "qu'on puisse pendant tout le temps de l'expérience analytique confondre le pôle du petit autre avec le pôle grand A."⁷ Il évoque dans ce

⁷ J. Lacan, Séminaire II, *op. cit.*, p. 373.

contexte une nécessaire "purification subjective" et va jusqu'à prôner une formation qui ferait de l'analyste idéal un sujet sans moi. Même s'il sait qu'un sujet sans moi, ça n'existe pas, il maintient en 1954 qu'une analyse devrait toujours viser à l'obtenir. Je cite : "Si on forme des analystes, c'est pour qu'il y ait des sujets tels que chez eux le moi soit absent. C'est l'idéal de l'analyse, qui bien entendu reste virtuel. Il n'y a jamais un sujet sans moi, un sujet pleinement réalisé, mais c'est bien ce qu'il faut viser à obtenir toujours du sujet en analyse."⁸

L'analyste aurait donc idéalement à viser les signifiants inconscients du sujet en absentant son moi, autant que faire se peut, ce qui est une tâche marquée d'impossible car qu'on soit analyste ou analysant, on n'est jamais indemne du moi. C'est au moi, le sien comme celui de l'analysant qu'un analyste lacanien se heurte, c'est aussi au moi de l'analysant, que l'analyste, quand il parle, s'adresse, certes pas pour le renforcer mais pour au contraire l'amener en fin de compte à devenir ce qu'il n'était pas, c'est à dire – comme le prône le Lacan de cette première époque – pour qu'il vienne dit-il "au point où est le sujet".

Qu'est-ce que cela veut dire ? D'abord qu'on ne parle pas au sujet, ce sujet dit de l'inconscient, qui n'était rien "qu'un prêt-à-parler avant de disparaître sous le signifiant qui le fige". "Le sujet donc, on ne lui parle pas. Ça parle de lui et c'est là qu'il s'appréhende".

Mais qui "appréhende", là où ça parle du sujet ? Est-ce le sujet, repérable dans l'énonciation de ce qui se profère ? Ou le moi qui s'approche du point du sujet, le moi interrompu dans ses fonctions fabricatrices de significations, ce moi dont l'organisation et les armes imaginaires peuvent se laisser surprendre et suspendre, cessant un instant de faire obstacle à ce qui veut se faire entendre dans la parole ? Est-ce l'analyste, dont la voix et ce qu'elle draine d'énonciation, s'adresse au sujet de l'inconscient, lui, l'analyste, qui fait partie de ce concept d'inconscient, pour autant qu'il se fait son pôle d'adresse ?

Cette question – ouverte – a le mérite en tout cas d'inverser la proposition de tous ceux qui prétendent que le moi (de l'analyste) devrait déloger le ça du patient : ceux-là, redisons-le, mettent la question de la guérison sous le chef des normes propres de l'analyste, qui n'échappent pas à ceux du discours de l'idéologie en cours.

En vérité, le moi, tel que Lacan l'a re-pensé, n'a, dans le travail de la cure, rien à déloger. Il garde, il protège les significations qu'il fait consister dans l'imaginaire, dont il s'agit – au gré des occasions fournies par la parole de l'analysant – de débusquer la fonction : cette fonction du moi, on peut dire qu'elle consiste à "faire chasuble" à l'objet cause du désir, à être l'habit contraphobique de cette angoisse qui envahit le sujet lorsqu'il s'approche de l'objet qu'il fut pour le désir inconnu et la jouissance de l'Autre. Ainsi dans son discours à l'École Freudienne de Paris, Lacan parle-t-il de la prétendue autonomie du moi en la comparant "au bernard-l'ermite secrétant sa carapace".

⁸ *Ibidem*, p. 287.

Si le moi narcissique, dans sa volonté de méconnaissance, ne recouvre pas immédiatement de ses significations, ce que la chaîne symbolique inconsciente découvre, si le moi se laisse surprendre, s'il a une oreille pour l'inouï, alors on peut parier que ses organisations défensives et l'imaginaire convoqué – qu'ils s'alimentent des ordres du surmoi, de la culpabilité, du masochisme, de la pulsion de mort isolée – se réordonneront, parce qu'ils ont pu céder un instant, sous le coup d'un acte par quoi des signifiants de l'inconscient, vecteurs des pulsions, parviennent à se faire entendre.

Loin de nous l'idée que le traitement du moi, l'analyse de ses altérations et de ses réactions, tout particulièrement dans la névrose de transfert qu'il s'agira de réduire, soit "le" biais par lequel on puisse approcher la question d'un guérir psychanalytique. Le rapport à l'objet cause du désir y fait contrepoids essentiel.

Mais il est très difficile d'en finir avec le moi. Et sans doute n'en n'a-t-on jamais fini avec lui. Ne voit-on pas le vieux Lacan des années 1976 y revenir lorsqu'il pose la question de la fonction nouante de l'ego d'un Joyce écrivain, là où justement l'imaginaire n'avait pas eu lieu. Ici, l'œuvre comme symptôme "fait" l'ego, un ego qui n'est pas le moi. Mais en 1936, c'est par le terme "ego" que Lacan désignait le moi.

Et un peu plus tard, dans la même année 1976, lorsqu'il commence son séminaire *L'Insu...*, il pose que l'usage de sa topologie pourrait peut-être répondre à la question de l'existence dans une foule de quelque chose qui se qualifie "moi" : "Qu'est-ce que ça peut être que ce moi ?" Ce qui se croit être une unité dans ce qui fait foule ? On traduit foule par psychologie collective : "Une collection ! Une collection de perles sans doutes, chacun en étant une ?"

En vérité, dans ce séminaire de 1976, la question se pose du support identificatoire du sujet en fin d'analyse. Ce qui fait un, ce qui fait trait absolument singulier, c'est le symptôme. Au lieu de s'identifier à l'analyste qu'on a pu aimer et que l'on perd, voie classique du travail du deuil, prônée comme on le sait par l'I.P.A., le sujet aurait à s'identifier à son symptôme. C'est une identification où le sujet, transi d'une jouissance pulsionnelle que le symptôme transmet, porteur d'une satisfaction qui se présente en termes de déplaisir, au lieu d'en souffrir, parvient à tirer parti de ce qui le détermine. C'est plus, à mon sens, que trouver les moyens de s'en débrouiller : c'est, dit Lacan en 1976, "savoir y faire" avec ce symptôme qui signe le destin de chacun. Ce "savoir y faire" passe-t-il par un coup porté au déplaisir et à la souffrance symptomatiques ? En tout cas, le "savoir y faire" peut devenir un "savoir faire" qui vous tient, eu égard à une activité créatrice, qu'elle soit artistique ou autre. On est ici au cœur de la problématique posée par la sublimation, à partir de la pulsion dans son devenir symptomatique. C'est en ce point – mais le temps manque pour cet examen – qu'il nous faudrait approfondir ce que Lacan a mis dans le terme de "sinthome".

Quoi qu'il en soit, ce qu'on pourrait appeler la guérison psychanalytique ouvre non pas à la cessation du conflit psychique mais à la possibilité d'un devenir autre, et d'un faire autre dans ce conflit, à partir de ce qu'on a été, et de

ce qu'on a fait – ou pas fait – tout en restant le même. Ce n'est donc jamais une guérison au sens classique d'un retour à l'état qui précédait la maladie. C'est une guérison qui s'invente en cours de cure, à la fin et après, à travers des changements qui surviennent : nous constatons par exemple qu'un recours insistant à une dévalorisation de soi s'arrête. Quelque chose cesse soudain de s'écrire, de se répéter dans la parole. Le "tout est foutu, je ne vauds rien", par quoi peut s'annoncer la tentative d'une mise en congé de l'enfance, cède la place à une autre manière de se rapporter à son image. Des forces nouvelles se libèrent. Pourquoi ça survient, et qui plus est à ce moment là ? On le sait très peu, dans le détail. On pense à l'effet d'une interprétation. Mais d'autres déterminations qui vous échappent, se combinent et agissent sourdement. En tout cas on prend acte de ce que le travail psychanalytique qui donne au sujet la possibilité de prendre son temps – "ça ne sert à rien de se presser" – porte des fruits auxquels on ne s'attendait plus. Depuis le temps. On fait des hypothèses : par exemple que des traces inconscientes imprimées par certains traumatismes, sortent de leur isolation, s'apaisent par leur intégration à des circuits associatifs plus vastes. Une jouissance s'évide. On ne doit plus penser sans trêve à ce que fut le désir de votre mère ou de votre frère. Ça vous fiche la paix. Quelque chose s'oublie. Les étoiles pâlisent doucement, s'éloignent.

Reste que l'opération essentielle tient au deuil de "l'objet" que fut l'analyste pour l'analysant – quel "objet" marquant quelle pulsion ? – et le deuil – qui n'est pas le même deuil et peut-être pas un deuil au sens classique du terme – de cet "objet" que l'analysant fut pour l'analyste.

Reste dans la même foulée que l'amour de transfert sera mis à mal, tôt ou tard, ouvrant dans le meilleur des cas à d'autres modalités du lien amoureux. Reste aussi qu'on aura à choisir son sexe et à se confronter à une réalité sexuelle qui est sans solution.

Reste enfin qu'il faut consentir à ce que l'Autre soit sans garantie et qu'il ne réponde pas à la question de ce que je suis.

Alors on pourrait, dans un rapport à la mort dont on ne fait plus un fromage, s'autoriser à quelque bonheur de vivre dans ce qui demeure toujours le malheur de vivre.

Comme le dit si bien Georges Canguilhem : "Apprendre à guérir c'est apprendre à connaître la contradiction entre l'espoir d'un jour et l'échec, à la fin. Sans dire non à l'espoir d'un jour".⁹

⁹ Georges Canguilhem, "Une pédagogie de la guérison est-elle possible ?" *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, N° 17, "L'idée de guérison", Gallimard, 1978.